

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



DAUNAIS Isabelle, 2015, *Le roman sans aventure*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 224 p., index (Claude Bariteau)

Ce livre plonge le lecteur dans les romans d'auteurs québécois d'origine canadienne-française. Il en ressort informé de l'existence dans l'espace dont ces auteurs sont issus parce que, selon Daunais, ils éclairent « sur “nous-mêmes” comme aucune autre forme de savoir ou de connaissance n'y parvient » (p. 217).

Pour Daunais, leur production est un miroir de vérité pour ceux qui se disent d'origine canadienne-française. S'inspirant de Milan Kundera, elle révèle avec élégance que les personnages de ces romanciers s'agitent dans un espace idyllique, celui d'un « monde d'avant le premier conflit ; ou, en dehors des conflits ; ou, avec des conflits qui ne sont que malentendus, donc faux conflits » (Kundera 1986 : 720).

Un espace qui lui paraît intemporel, donc constant, réfractaire aux conflits, ce qui l'extrait du politique dont il est imperméable, ouvert au compromis et, en fin de compte, emmuré dans un cocon ethnoculturel survalorisé dérivant à la marge de l'histoire. Ce qui est un constat peu banal.

On peut questionner le choix des auteurs à l'appui de ces avancées. Le faire, toutefois, implique d'élaguer Aubert de Gaspé, Hébert, Aquin, Ducharme, Poulin, et j'en passe, des classiques de cette littérature. Or, pour les spécialistes, éditeurs et adeptes, ils en sont et sont de surcroît les créateurs d'un portrait fascinant du vécu au sein de l'idylle.

Trois parties avec des titres bavards hiérarchisent cette production : « La découverte de l'idylle » (d'Aubert de Gaspé à Ringuet), « La cause perdue de l'aventure » (Roy, Hébert et Langevin) et « La tranquillité en héritage » (Blais, Aquin, Ducharme, Poulin et Major). Si Jacob, Soucy, Dickner et Chen ne sont cités qu'à la troisième, c'est que leur référent est un monde prétendument hors de l'idylle mais faussement sans ancrage.

Pour Daunais, l'idylle est omniprésente. L'étant, l'aventure ne peut qu'être élaguée. Comme c'est l'aventure qui nourrit l'imaginaire et attire le lectorat, son absence expliquerait le peu d'intérêt de ces romans sur la scène internationale. Et, en contrepartie, l'engouement, du moins jusqu'à présent, qu'ils suscitent auprès des Québécois d'origine canadienne-française qui se retrouvent dans cette idylle.

Devant ces avancées, je me suis demandé quelle aventure a servi de tremplin à ce miroir qui fonde l'audace (Aubert de Gaspé), réprime l'aventure (Ringuet), la rend impensable (Roy), l'enferme dans l'imaginaire (Aquin), valorise les planqués (Ducharme) et assimile les marginaux (Poulin).

Cherchant une réponse, je me suis revu, en 1992, à l'Ambassade du Canada à Londres où Cédric May, spécialiste de la littérature canadienne-française, avançait, en écho au projet d'Hubert Aquin d'instituer une littérature nationale, que cette littérature n'a rien de « nationale », ce que sont par ailleurs les littératures française, russe ou américaine.

Lorsque May ajouta que la prise du pouvoir par le Parti québécois pour réaliser des réformes plutôt que l'indépendance fut pour Aquin la fin de ses illusions, je fus sidéré. Je le fus encore plus lorsqu'il expliqua que *Joue, Frédéric, joue*, un roman envisagé en écho à une nouvelle aventure, devint *Obombre* (Aquin 1981), son adieu dont témoigne son suicide dans la cour d'une école huppée, où des filles du milieu bourgeois canadien-français étaient formées à inculquer l'ordre des dirigeants qui ont muselé les Patriotes.

Vingt ans plus tard, grâce aux analyses de Daunais, je vois dans ce geste le refus d'Aquin de se s'enfermer dans un cocon à la marge. Un geste qui révèle que le tremplin à l'idylle et à l'évacuation de l'aventure fut et demeure l'Aventure d'élites locales avec les détenteurs du pouvoir. Une Aventure qui est constante sous les régimes français, britannique et canadien et élague du décor toute autre aventure.

C'est aussi ce dont témoigne la production romanesque canadienne-française. Elle ne fait jamais écho à l'Aventure et ne parle que rarement des aventures contrées par l'Aventure : celle de Lévis et de ses alliés en 1760, celle des Canadiens enrôlés avec les *Patriots* américains (1774-1776), celle des Patriotes (1836-1838) et celle de la Révolution tranquille.

En expurgeant ces aventures ou en n'y faisant que sommairement écho, les romanciers ont créé un espace idyllique et sans aventure, offrant à leurs lecteurs une image d'eux-mêmes, originale à l'occasion, privilégiant des prototypes toujours à la marge de l'histoire.

Parce que les avancées de Daunais ne font pas écho à l'Aventure, elles laissent toutefois le lecteur devant une porte énigmatique. La franchir m'est toutefois apparu la façon de relever le défi qu'entrevoit Daunais, qui est de déborder le « petit espace ». Un défi qui implique d'en finir avec l'idylle, d'en miner le tremplin et d'élaguer du pouvoir les acteurs de l'Aventure cachée pour la remplacer par une autre aventure.

Porte énigmatique difficile à franchir car la faire implique d'imaginer une aventure en dormance alors que les acteurs politiques de l'Aventure-éteignoir sont ultra-actifs, bien nantis et aguerris pour en contrer l'expression politique et littéraire de même que sa diffusion hors du « petit espace ».

C'est effectivement un grand défi parce qu'il y a entre les auteurs et les acteurs de l'Aventure, des éditeurs avec des politiques éditoriales et des sensibilités particulières qui se nourrissent de romans idylliques sans aventure et en gavent le lectorat local.

Dans ses analyses, Daunais ne fait pas écho aux éditeurs. Encore moins aux médias et aux programmes d'enseignement. S'y trouvent pourtant des intervenants qui contribuent à la promotion de l'idylle. Il y a là un terreau qu'une anthropologie de la production romanesque pourrait débusquer, question de montrer que celle-ci naît dans des contextes et s'inscrit, comme tout produit, dans un marché, local autant qu'international, où s'affrontent des intérêts aux antipodes.

Références

AQUIN H., 1981, « Obombre » (roman inachevé), *Liberté*, 23, 3 (mai-juin) : 16-24.

KUNDERA M., 1986, *L'art du roman*. Paris, Éditions Gallimard.

Claude Bariteau
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada